

Revue française de Psychanalyse

Arguments des thèmes des numéros à venir

Programmation

2025

numéro 4/2025 : Besoin de punition

argument ci-dessous, publié en mai 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 15/01/2025

2026

numéro 1/2026 : Aimer

argument ci-dessous, publié en mars 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 01/07/2025

numéro 2/2026 : L'irrationnel

argument ci-dessous, publié en juillet 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 01/09/2025

numéro 3/2026 : Détresse(s)

argument ci-dessous, publié en octobre 2024, date limite d'envoi des manuscrits : 15/11/2025

Les arguments des thèmes programmés

RFP 4/2025

Argument du thème : Besoin de punition

date limite des manuscrits : 15/01/2025

Jean-Louis BALDACCI*

46 rue de la Clef, 75005 Paris – jlbaldacci@gmail.com

I

Le besoin de punition, écrit Freud en 1932 (1933a/1995, p. 191), « *est le pire ennemi de notre effort thérapeutique. Il est satisfait par la souffrance qui est liée à la névrose et, pour cette raison, il est attaché à l'état de maladie. Il semble que ce facteur, le besoin de punition inconscient, participe à toute maladie névrotique* ». Mais cette généralisation ne concerne-t-elle que la névrose ?

Dans une lettre à Thomas Mann du 29 novembre 1936 (Jones, 1957/1969, p. 519), Freud cite le cas de Napoléon. Selon lui, ses désirs de mort à l'égard de son frère aîné Joseph se retournent en leur contraire, le faisant aimer ce frère plus qu'aucun être au monde avec une conséquence : « *l'ancienne agressivité, jadis libérée, n'attendait que d'être déplacée sur d'autres objets. Des centaines de milliers d'individus indifférents expieront le fait que le petit homme féroce a épargné son premier ennemi* ». Expiation, punition, besoin de punir !

Quant à l'amour pour Joseph, il se déplace sur Joséphine grâce au prénom qui permet, je cite, de « *transférer sur elle une partie du tendre attachement qu'il ressent pour son frère aîné* ». Ensuite, entraîné par les circonstances, sa répudiation de Joséphine précipite le déclin : « *Le grand destructeur travaille dès lors à sa propre destruction. La campagne de Russie, hasardeuse, mal préparée, entraîne sa chute. C'est comme l'autopunition de son infidélité envers Joséphine, du retour de son amour vers l'hostilité originaires à l'égard de Joseph...* »

L'amour et le besoin de punir ne sont plus capables de contre-investir la haine, retournement et autopunition deviennent nécessaires.

Avec cet exemple, le besoin de punition s'étend bien au-delà de la névrose jusqu'au caractère et détermine des formes particulières de masochisme, masochisme moral et masochisme social, selon le terme de Reik (1941/1971, p. 246).

II

Avant cette lettre, Freud a déjà exploré le lien entre caractère et besoin de punition, en particulier chez « ceux qui échouent du fait d'un succès » (Freud 1916d/1985). Il montre avec Macbeth et Rommersholm que la réussite dans la quête meurtrière du pouvoir ou de l'objet

* Psychiatre, psychanalyste, membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris⁴¹. Il a été Médecin directeur du Centre de consultations et de traitements psychanalytiques Jean Favreau de 2000 à 2015, expérience dont rendent compte ses travaux sur la consultation psychanalytique.

incestueux entraîne l'échec. Les refus de la loi, de la limite et de la menace de castration sur lesquels ces succès reposent, reviennent sur un mode dévastateur et amplifié allant de la stérilité sexuelle à la mort en passant par la folie. Mais ce retour de la loi morale n'est pas rapporté comme chez Œdipe à une figure du destin ou déterminé par la seule pression sociale. Non, dans ce même article consacré au caractère, Freud propose avec « les criminels par conscience de culpabilité », que la culpabilité antérieure à l'acte peut le déterminer. L'acte criminel ne correspond alors pas seulement à la recherche d'une satisfaction sadique passagère mais vise aussi l'apaisement durable de la punition.

III

Si la culpabilité peut préexister à l'acte criminel, c'est qu'elle n'est pas nécessairement liée à son exécution. L'intention criminelle seule peut suffire et Freud de poursuivre son exploration de la culpabilité en s'appuyant en particulier sur ces criminels par procuration que sont Hamlet et les frères Karamazov. Ils lui permettent de retrouver l'importance du meurtre du père : avec Hamlet, la culpabilité prend une dimension trans-individuelle et se trouve intimement mêlée à la punition et il cite Shakespeare, « *Traitez chaque homme selon son dû et qui échappera au fouet ?* » (Freud, 1928/1994, p. 220) ; avec les frères Karamazov, la culpabilité fraternelle partagée devient spécifique du genre humain. Tous coupables ! Freud retrouve *Totem et tabou*, l'importance du lien fraternel et de ses avatars : tous les frères sont porteurs par identification du meurtre initial. La culpabilité se fait inconsciente mais nul ne peut y échapper, même pas les plus vertueux dont la rigueur ne fait que paradoxalement exacerber le besoin de punition. Pensons aux mortifications !

Comme la culpabilité partagée par tous, le besoin de punition devient également partageable, il peut aussi se vivre par procuration selon un large spectre allant du sacrifice à la crainte sacrée devant la folie, du spectacle de l'exécution publique au soin le plus empathique prodigué avec compassion et tout cela par « *identification sur la base des mêmes impulsions meurtrières* » (*ibid*, p. 221).

IV

Ainsi le besoin inconscient de punition participant de « toute maladie névrotique » selon la formule freudienne déjà citée apparaît en référence à l'épilepsie de Dostoïevski profondément liée à la tentative de répéter et d'éviter le meurtre du père grâce à l'identification. Se pose alors la question de ce qui fait la variété des formes cliniques « de ces mêmes impulsions meurtrières », selon tout le spectre allant de la paranoïa à la mélancolie, en passant par leurs atténuations perverses et névrotiques. Peut-être faudrait-il même y ajouter les attaques morcelantes du moi et mutilantes du corps, voire celles du soma, rencontrées dans certaines désorganisations somatiques ? Serait-ce les aléas du processus identificatoire dans la genèse du surmoi qui seraient déterminantes ? Comme l'écrit Freud dans « Névrose et psychose », « *le comportement du surmoi, contrairement à ce qui s'est passé jusqu'à présent, devrait être pris en considération dans toute maladie psychique* » (1924b/1973, p. 285). Or ce comportement peut être caractérisé par l'exercice d'une autorité cruelle à la fois punitive et protectrice qui exercerait son pouvoir sur le moi et/ou la réalité avec plus ou moins de force, selon un mode tantôt autocratique, tantôt « démocratique », ce dernier autorisant alors contradiction et débat.

La question se pose de savoir comment éviter au besoin de punition de rester sous la domination exclusive d'un surmoi despotique et destructeur, de quitter l'actualité de l'agir et d'entrer dans l'univers imaginaire et sexuel du fantasme. Or cette possibilité semble se réaliser avec le fantasme « on bat un enfant » paradigme du fantasme masochique érotique dont Freud (1919e/1996) nous détaille la construction étape par étape. La construction de ce

fantasme engage l'indétermination progressivement croissante, d'une part de l'autorité qui inflige la punition, et d'autre part de l'identité des enfants qui la subissent. Pour l'autorité punitive cela va en effet du père à n'importe quel autre supérieur en passant par le maître ou le professeur, et pour l'enfant puni, de l'auteur du fantasme à tous ces enfants indéterminés en passant par l'autre enfant comme double. Serait-ce cette troisième phase du fantasme, cette indétermination /incertitude, qui en serait la condition initiale, une condition qui ne ferait de la menace de punition qu'affaire de discours ? Corollaire de la question, serait-ce la fixation à l'objet qui altérerait le processus identificatoire au cœur du fantasme au point d'imposer le recours à l'acte punitif ?

V

Beaucoup de questions donc ! Elles nous imposeront de nous recentrer sur la situation analytique, et de nous demander si le besoin de punition est bien « notre pire ennemi ». En effet, il participe aux impasses rencontrées, aux analyses interminables, à la réaction thérapeutique négative, et aux différents agirs qui défont le processus analytique ou le menacent. Mais, n'est-il pas aussi un puissant allié qui incontournable permet d'accepter les contraintes de la cure et d'en chercher l'issue ?

Références bibliographiques

- Freud S. (1916d/1985). Quelques types de caractères dégagés par le travail analytique. Dans *L'inquiétante étrangeté* : 146-168. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1919e/1996). « Un enfant est battu » : contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles. *OCF.P*, XV : 115-146. Paris, Puf.
- Freud S. (1928b [1927]/1994) Dostoïevski et le mise à mort du père. *OCF.P*, XVIII : 205-225. Paris, Puf.
- Freud S.(1924b [1923]/1973). Névrose et psychose. Dans *Névrose, psychose et perversion* : 283-286. Paris, Puf.
- Freud S.(1933a/1995). 32^e Leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 163-194. Paris, Puf, 1995.
- Jones E. [1957/1969]. La vie et l'œuvre de Sigmund Freud, tome III. Paris, Puf.
- Reik T. (1941/1971). Le Masochisme. Paris Payot.

RFP 1/2026

Argument du thème : Aimer

Date limite des manuscrits : 01/07/2025

Rédacteurs

Klio BOURNOVA, Jean-François GOUIN, Monique SELZ

Coordinatrice

Aline COHEN de LARA

« L'amour est enfant de bohème
Il n'a jamais connu de loi
Si tu ne m'aimes pas je t'aime
Si je t'aime prends garde à toi »
Georges Bizet, *Carmen*
sur un livret d'Henri Meilhac et Ludovic
Halévy.

En choisissant comme thème de cet argument « Aimer », il s'agit de mettre au centre de notre proposition le mouvement pulsionnel que le verbe représente, comme le soulignait Didier Anzieu dans sa métaphore de la syntaxe sujet-verbe-objet du processus d'introjection pulsionnelle. Puisant dans ses sources, l'amour porté par ce courant dont l'objet est contingent, représenterait alors l'affect qui se construit au fur et à mesure de ce processus de symbolisation et de l'organisation de la vie fantasmatique. Cette dernière tricote et détricote à partir de la chair instinctuelle, sensuelle, biologique et animale et, au décours de la construction du lien à l'autre, aux autres et à soi-même, « aimer » prend des formes psychiques (subjectives et sociales).

« Aimer » investit une multiplicité de registres : sensuel et sexuel, tendre et affectueux, ainsi que toute la gamme que l'amour décline. Dans cet esprit, Freud reprend à son actif les termes des philosophes grecs, *Éros*, *Philia* et *Agape*.

Devenu clinicien et prenant le chemin de l'exploration de la psyché, la sienne et celle de ses patients, Freud découvre, autrement que par son expérience intime, l'amour comme force et obstacle. S'il est perçu comme un courant opposé au traitement, l'amour devient cependant le principal levier de la cure via l'analyse de son transfert. Freud n'hésitait pas, alors, à qualifier les traitements psychanalytiques de « traitements par l'amour » (Freud, 1907/1976, p. 123). Vers la fin de son cheminement (1930a/1994), il fait de la capacité d'aimer un des objectifs de la cure, voire de la vie psychique elle-même. L'amour est, avec la faim, un des grands ressorts de l'existence humaine et de la psychanalyse qui, elle, s'efforce d'en saisir le caractère largement insaisissable sur un plan conceptuel et métapsychologique. Les poètes, les philosophes, les artistes en font la matière première de leurs créations, pour effleurer au plus près l'âme, l'émouvoir ; ils touchent ainsi à l'universel de l'humanité.

Les psychanalystes n'entendent parler que de cela, d'amour et de désamour, de l'exigence d'aimer éternellement ou de son évitement dans l'éphémère, de l'exaltation passionnelle ou de ses blessures, de ses manques ou de ses achoppements, de faire l'amour ou pas, d'être capable d'aimer ou de défier tout lien quand aimer signifie emprise ou éclatement interne.

Être aimé, aimer l'autre, s'aimer soi-même : tant de directions que le courant d'aimer peut prendre, depuis les sources archaïques des identifications primordiales – quand amour et haine restaient confondus, au temps où incorporer était synonyme de détruire l'objet – jusqu'aux configurations secondairement narcissiques et œdipiennes, en direction de l'autre.

L'aimer et le haïr sont initialement portés de façon indifférenciée par le courant pulsionnel quand la logique du plaisir/déplaisir en termes d'« avaler/cracher » prévaut, quand aimer est équivalent à l'identification et haïr à la différenciation. Ils se trouveront différenciés au décours des identifications secondaires, l'amour pouvant ainsi revêtir la figure inverse de la haine, qui en signe le renversement le plus radical. Aimer obéira alors à la pulsion sexuelle quand haïr sera référée à la pulsion d'autoconservation. « Aimer et haïr pris ensemble s'opposent à l'état d'indifférence ou d'équivalence » (Freud, 1915c/1988). Sous l'influence d'interdits, les barrages refoulants et/ou les clivages repoussent et scindent ce double courant, quand son adresse en direction de l'objet et l'ambivalence des sentiments sont perçues comme menaçantes et en conséquence impensables.

Dans *Pour introduire le narcissisme*, nous trouvons la fameuse formule : « Un solide égoïsme préserve de l'entrée en maladie, mais à la fin l'on doit se mettre à aimer pour ne pas tomber malade, et l'on doit tomber malade lorsqu'on ne peut aimer par suite de refus » (Freud, 1914c/2005, p. 229). Notons qu'elle est précédée de cet autre énoncé : « d'où provient donc en fin de compte dans la vie d'âme cette obligation de sortir des frontières du narcissisme et d'investir la libido des objets ? La réponse conforme à notre cheminement de pensée pourrait être que cette obligation apparaît lorsque l'investissement du moi en libido a dépassé une certaine mesure » (*ibid*, p. 228). Plus loin on lit que « l'être humain a deux objets sexuels originels : lui-même et la femme qui lui donne ses soins » (Freud 1914c/2005/ p. 231).

Ces deux objets indiqués par Freud, la mère et son enfant, ne constituent-ils pas ensemble les sources du courant pulsionnel de la recherche de la satisfaction ? L'émergence du désir et du plaisir ne serait-elle pas d'emblée liée à cet autre/soi au sein de la relation de dépendance primitive, traçant ainsi les formes premières de l'état amoureux diversement marqué par les aléas du deuil originaire et ses angoisses douloureuses ? Cet autre de soi ne sera-t-il pas toujours recherché comme son double imaginaire ? Cela évoque la fable d'Aristophane dans le Banquet de Platon, dans lequel deux moitiés d'être humain cherchent désespérément dans l'amour à retrouver leur unité perdue. Mais ce courant narcissique se trouve-t-il allié ou en contradiction avec les enjeux du choix d'objet hétérosexuel ou homosexuel ? Et qu'en est-il alors de l'amour de l'autre, de la place de l'altérité ?

Au-delà des formes de la séduction narcissique des origines, le sens qui sera donné à l'expérience de l'énamoration, voire de l'« hainamoration » (Lacan, 1975) permettra de nommer l'affect de l'amour. Le sujet pourra alors se « découvrir » en après-coup aimant, puis, comme la clinique le montre dans l'amnésie, la folie ou la mélancolie, recouvrir le fait que « dans l'amour *je* a été un autre » (Kristeva, 2015, p. 60). L'amour sans cet autre n'existe pas, même quand il se retourne sur le *je*, le miroir de Narcisse, tel Woody Allen amoureux : « Bientôt, mon amour, nous ne ferons qu'un : Moi ! ».

Dans « *Totem et Tabou* », Freud affirme que, même après avoir trouvé des objets externes pour leur libido, les êtres humains restent narcissiques et leurs investissements d'objet sont des émanations de la libido résidant dans le moi. « Les états amoureux, états psychologiquement si remarquables, prototypes normaux des psychoses, correspondent au degré maximal de ces émanations, en comparaison avec le niveau de l'amour du moi » (Freud 1912-1913a/1998, p. 299).

Si les investissements d'amour sont alors conformes au moi, « aimer » est valorisé comme toute activité du moi. Dans le cas contraire, l'investissement d'amour est ressenti comme un amoindrissement du moi. Pour Freud, « un amour réel heureux correspond aussi à l'état

originaires où libido du moi et libido d'objet ne peuvent être différenciés l'une de l'autre » (Freud, 1914c/2005 p. 241). Il ajoutera : « Le mot "aimer" entre donc toujours plus dans la sphère de la pure relation de plaisir du moi à l'objet et se fixe finalement sur les objets sexuels, au sens le plus étroit, et sur ceux des objets qui satisfont les besoins des pulsions sexuelles sublimées » (Freud, 1915c/1988 p. 184). Ainsi, de l'aptitude à aimer, on passe à l'amour, à la relation amoureuse, à la sexualité, mais aussi, d'une part à la sublimation et d'autre part à la haine, ainsi qu'à l'ambivalence.

Des trois oppositions évoquées dans *Pulsions et destin de pulsion* (1915c/1988), la deuxième, celle entre « aimer » et « être aimé », correspond exactement au retournement de l'activité en passivité et se laisse également ramener à une situation fondamentale, comme dans la pulsion de regarder. « Cette situation s'énonce : s'aimer soi-même, ce qui est pour nous la caractéristique du narcissisme » (Freud, 1915c/1988 p. 180).

L'investissement narcissique est aussi un des constituants de l'amour des parents pour l'enfant, l'autre étant l'investissement de celui-ci en tant que tiers, le plus intime des étrangers. Mères et pères, porteurs des transmissions reçues de génération en génération, tendent à transformer cette « folie narcissique » et se détournent du but sexuel sous l'égide des interdits de l'inceste et du meurtre, pour sublimer l'amour filial dans sa forme tendre. Il s'agit alors de sacrifier pour l'autre une part de l'amour du surmoi ou par le biais de la délégation à l'autre d'une satisfaction qui reviendrait ensuite au moi.

Tomber amoureux, cette maladie ordinaire, nous fait retrouver un vécu adolescent caractéristique du moment de crise, où les vécus les plus archaïques et œdipiens se raniment. C'est alors que l'illusion de retrouvailles avec l'objet primordial se profile à l'horizon d'un en-deçà de tout endeuillement. Les amours qui brûlent sont d'ailleurs typiques des périodes de crise de la vie. C'est aussi un état qui ravive les traces traumatiques laissant au sujet peu de défenses protectrices. Ceci n'est pas sans provoquer des difficultés pour *faire* l'amour, quand le corps érotique semble absent, quand impuissance ou frigidité se manifestent : « Là où ils aiment, ils ne désirent pas, et là où ils désirent, ils ne peuvent pas aimer » (Freud, 1914c/2005, p. 133). Ils sont alors en quête d'objets qu'ils n'ont pas besoin d'aimer, une des solutions au problème consistant à scinder l'amour et la sexualité, la mère et la femme, à court-circuiter la menace narcissique en rabaisant l'objet sexuel : ceci est un trait fréquent de la sexualité masculine dans son rapport au féminin.

Marquée par la dissymétrie entre les sexes, les manières d'aimer ou d'en souffrir portent toujours une part de destructivité dans les deux sexes. Le tournant de la deuxième théorie des pulsions, Éros et Thanatos, complexifie et met en perspective la dualité amour/haine et indifférence sous l'égide de la liaison et de la déliaison. Aimer est lier et délier à la fois. L'apparition du tiers, la confrontation aux enjeux œdipiens, déclenche l'angoisse de perte et la destructivité désintrançante dont la jalousie est une des figures majeures.

Freud écrivait dans une lettre à Binswanger en 1920 : « c'est [... la jalousie qui me semble pouvoir nous donner la compréhension la plus profonde de la vie psychique, aussi bien normale que pathologique » (Freud, 1908-1938/1995, p. 223). Si la jalousie est « l'affect baptismal de l'œdipe » (Assoun, 2014, p. 59), celle-ci a pu être comprise dans sa proximité avec l'état de deuil. L'autre est donné pour mort pour soi-même. Si le deuil suit la perte, la jalousie l'anticipe. « Le jaloux est menacé d'un deuil entrevu et sans cesse recommencé – deuil qu'il suscite et crée » (*ibid*, p. 21).

« Je ne peux aimer », déclare avec profond désespoir telle patiente, « car dès que quelqu'un me plaît et se rapproche de moi, je m'enchaîne à lui et, alors, la jalousie me détruit ». Enchaînée à l'objet sur fond abandonnique, toute flamme d'amour n'est qu'incendie passionnel qui rend toute attente impossible. Le mouvement de retournement de l'activité à la passivité active et à la réceptivité qui caractérise l'amour au féminin et ses attentes, se

conjugue chez elle avec des vécus de vidage interne et d'arrachement qu'elle ne peut stopper que par des retournements auto-sadiques, telles des scarifications.

Alors, oui, aimer semble toujours être une menace « potentielle » comme le précise Thierry Schmelz dans une conférence donnée en 2019 (Schmelz, p. 2). Dans le « *Malaise dans la culture* » (Freud 1930a (1929)/1994), Freud reprendra la question des limites du moi qui tendent à s'effacer dans l'état amoureux jusqu'au risque parfois de la dépersonnalisation.

Comment aimer quand l'objet secourable est défaillant ? Si l'amour de transfert émerge comme une réalité psychique qui permettra de remonter vers les sources des événements psychiques, les transferts prenant une tournure passionnelle sont aux limites de l'analysable et appellent à une élaboration constante du contre-transfert. Les transferts passionnels, quand par exemple l'analyste est aimé « en personne », – à la vie/à la mort – nous montrent à la fois les failles identitaires qui ne souffrent pas l'altérité, les achoppements de la régression mais aussi les liens sous-jacents entre amour exclusif et destruction du tiers comme du processus de symbolisation. Alors on n'aime pas comprendre, on « aime » tout court..., et on refuse d'échanger une passion contre le mouvement d'un processus de développement psychique.

Enfin, pour un grand nombre, aimer Dieu est un recours, « la foi sauve ». Mais l'histoire nous montre combien les religions, en particulier monothéistes, où l'amour de l'Un fait fonction de liaison groupale, peuvent aussi déclencher une violence meurtrière dévastatrice, le fanatisme.

Dieu, une idéologie ou la patrie appellent au sacrifice de soi ou des autres par amour de l'Un, de l'unique qui ne souffre pas d'Autre. Aimer et penser se retrouveraient-ils alors antinomiques ?

Aimer et penser ? C'est à partir d'une recherche de la clé de la séance que Bion va théoriser la complexité du lien à l'autre en le partageant en trois types : les liens d'amour (A ou L), les liens de haine (H) et les liens de connaissance (C ou K), liens construits à partir des émotions dans l'interrelation précoce avec l'objet primaire et qui initient la différenciation. Ainsi, la capacité d'aimer serait intriquée à l'appareil à penser les pensées de l'objet maternant. Mais alors qu'est-ce qu'aimer et penser l'autre ?

Aimer. Nous n'aurons jamais fini de l'interroger. Autant de questions ouvertes par notre capacité d'aimer et de penser auxquelles invite ce numéro de notre revue.

Références bibliographiques

- Anzieu D. (1994). *Le penser : du Moi-peau au Moi-pensant*. Paris, Dunod.
- Assoun P.-L. (2014). *La jalousie. Leçons psychanalytiques*. Paris, Economica-Anthropos.
- Bion WR. (1962/2005). *Aux sources de l'expérience*. Paris, Puf.
- Freud S. (1906-1908/1976). *Les premiers psychanalystes I. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*. Paris, Gallimard.
- Freud S. (1908-1938/1995). Lettre à Ludwig Binswanger du 7 janvier 1920. Dans *Correspondance 1908-1938*. Paris, Calmann-Levy.
- Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et Tabou. *OCF P, XI* : 189-385. Paris, Puf.
- Freud S. (1912d/1988). Du rabaissement généralisé de la vie amoureuse. Dans *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. OCF P, XI* : 129-141. Paris Puf.
- Freud S. (1914c/2005). Pour introduire le narcissisme. *OCF P, XII* : 213-245. Paris, Puf.
- Freud S. (1915c/1988). Pulsions et destin de pulsion. *OCF P, XIII* : 127-155. Paris, Puf.
- Freud S. (1930a (1929)/1994). Le malaise dans la culture. *OCF P, XVIII* : 243-333. Paris, Puf.
- Kristeva J. (2015). Histoires d'amour, hier et aujourd'hui. *Bulletin du Groupe Lyonnais de Psychanalyse Rhône-Alpes 77* : 60-74.
- Lacan J. (1975). *Le Séminaire. Livre XX, Encore. 1972-1975*. Paris, Seuil.
- Schmelz T. (2019). Aimer, être aimé(e), une quête paradoxale. Conférence à l'institut universitaire Rachi de Troyes du 6 mai 2019. <https://www.psychanalyse-troyes.org/textes-des-membres/465-aimer-etre-aime-e-une-quete-paradoxale>.

RFP 2/2026

Argument du thème : L'irrationnel

date limite des manuscrits : 01/09/2025

Rédacteurs

Florence ASKENAZY

Benoît SERVANT

Coordination

Vassilis KAPSAMBELIS

Freud dans toute son œuvre tente d'articuler deux pôles : héritier du mouvement européen des Lumières et soucieux de donner à la psychanalyse une rigueur scientifique, il est aussi de culture littéraire, inspiré entre autres par le Romantisme allemand et une « philosophie de la vie » nietzschéenne (Vermorel, 1993, p. 87). Il a pu en même temps appeler à une « dictature de la raison », et critiquer celle-ci : « Ce ne serait pas la première fois qu'elle [la psychanalyse] offrirait son aide aux pressentiments obscurs mais indestructibles du peuple contre la prétention au savoir des gens instruits » (1941d [1921]/1991). Cet aspect a d'ailleurs pu nourrir la critique française du freudisme, opposant le paganisme allemand à la rationalité de l'esprit français (Sédad, 2011, Serina, 2017). Jean Starobinski (1970) décrit lumineusement cette tension :

« Nous nous trouvons en présence d'un assez singulier complexe doctrinal, où l'optimisme épistémologique (la science est en progrès, nos connaissances vont croissant) se double d'une métaphysique pessimiste (les forces primitives qui nous meuvent sont obscures, aveugles, barbares, violentes, insatiables). La lucidité est possible, mais le fond des choses est irrationnel » (p. 261).

Mais Freud cherche résolument à dépasser cette contradiction, par sa « visée pragmatique d'une efficacité thérapeutique [...] Persuadée de l'importance déterminante de l'instinct, la psychanalyse entend contribuer à le transformer, à l'éduquer, à ruser, à transiger avec lui, de façon que la vie de l'individu puisse s'accorder à la fois avec les exigences de la nature et celles de la culture » (ibid.). Ce faisant, Freud ouvre une possibilité de dépassement de l'opposition entre *logos* et *alogos* qui traverse depuis la philosophie grecque (Platon et Aristote) l'histoire de la pensée occidentale, jusqu'au « positivisme post-romantique » de la fin du 19^e siècle (Ernest Renan : « la vérité est peut-être triste »). Mais il éclaire ainsi également de façon prémonitoire un débat contemporain, dans lequel la critique du rationalisme (inspirée par Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Michel Foucault) et la critique de l'irrationnel (Pinker, 2021, Braunstein, 2018, Bronner, 2019, parmi de nombreux autres) s'opposent radicalement, et qui font toute l'actualité de cette question.

Pour revenir à la révolution freudienne, celle-ci va proposer de comprendre la complexité des liens entre raison et irrationnel : « Mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques... Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin par un audacieux empiètement sur l'espèce humaine tout entière », écrit-il dans sa lettre à Romain Rolland : « Un trouble du souvenir sur l'Acropole » (1936/1995).

L'œuvre de Freud est traversée par cette dualité rationnel/irrationnel, peut-être en partie en raison de sa formation initiale. S'il s'attache à donner un sens aux passions (amour, haine, fanatisme), il le fait, contre toute tentation « mystique », en les rattachant à la nature biologique de l'homme (peut-être d'autant plus vivement que c'est sur ce terrain qu'il fut attaqué). Plus encore, l'irrationalité apparente des pulsions s'éclaire par leur trajet et leur fonction dans la survie de l'individu et de l'espèce. Dans la deuxième partie de l'œuvre de Freud, le concept de pulsion de mort, qui ouvrira au débat métapsychologique, pourrait s'entendre comme l'aboutissement de la tentative de Freud d'aborder scientifiquement la partie la plus irrationnelle du fonctionnement psychique, comme le souligne André Green à ce sujet (2002, p. 323) :

« Son intervention la plus énigmatique [Freud] concerne ses effets dans la sphère mentale. Ici s'ouvrent des questions obscures relatives au masochisme, au narcissisme, dans le cadre de ce que j'ai appelé le travail du négatif ».

Green trace une nouvelle allée de recherche, chemine à côté de Freud et nous invite à poursuivre pour donner sens à ce qui reste encore dans l'obscurité métapsychologique.

Nous pouvons suivre cette ligne de tension dans l'investigation freudienne.

Elle est d'une part présente par son intérêt, dans certains textes (Freud, 1922a/1991, 1933a [1932]/1995, 1941d [1921]/1991) pour les phénomènes irrationnels (télépathie, occultisme) qui sont surtout l'occasion de souligner les fondements de sa pensée, en affirmant clairement son souci de les « ramener à la raison ». Mais surtout à travers grand nombre de ses choix d'objets cliniques et théoriques qu'il confronte spécifiquement l'articulation entre raison et irrationnel ; en voici quelques exemples :

Le rêve

La dimension de l'irrationnel dans le rêve relève globalement de son absurdité apparente ; mais de tout temps, on lui a attribué un sens caché à découvrir : dans l'antiquité la valeur prémonitoire du rêve est la plus connue mais il avait aussi une fonction réparatrice comme dans le temple d'*Asclépios* ou on pratiquait l'*Enkoimesis* (l'assoupissement dans un lieu sacré) ; chez Shakespeare le rêve est intriqué à la réalité, au pouvoir et au meurtre (*Macbeth*). En ce sens, Freud s'inscrit dans cette tradition, tout en proposant une interprétation nouvelle : l'absurdité apparente en sera rapportée à l'effet de la censure, manière de tenter de masquer le sens du rêve, et de façon plus détaillée, à ses mécanismes : condensation, déplacement, figurabilité, symboles, déformation, qui relèvent du processus primaire et s'opposent donc aux liens logiques. Son interprétation mettra en évidence son intelligibilité et son sens latent ; « tentative d'accomplissement d'un désir inconscient » il est la « voie royale » permettant de découvrir une réalité psychique importante du rêveur.

L'inquiétante étrangeté

Dans cet essai, Freud dévoile la persistance de la toute-puissance de la pensée et de l'animisme par-delà le refoulement et la rationalité (Freud, 1919h/1996).

Le symptôme

Depuis la paralysie hystérique qui subvertit l'ordre de la pensée médicale neurologique jusqu'au délire, il est « par nature » irrationnel, en ce que c'est ce qui le définit comme pathologique. Freud montrera que l'on peut néanmoins lui donner un sens.

La psychologie collective

Psychologie des masses, religion sont associés chez Freud à l'aliénation au meneur et à l'illusion, et ici encore il proposera une interprétation permettant d'éclairer ce qui les sous-tend. (Freud, 1921c/1991, 1927c/1994).

Le transfert

L'irrationnel ici tient en tout premier lieu à sa dimension de mésalliance ou de faux rapport décrit par Freud, et qui concerne en particulier l'amour de transfert, puis sera considéré comme « névrose de transfert ». Celle-ci comporte deux destins, moteur et résistance pour la cure, selon le matériel travaillé en séance, ce que Freud formulera autrement en parlant de transfert positif et négatif, l'un et l'autre pouvant prendre une dimension irrationnelle au sens où ils sont excessifs par rapport à la réalité. Freud dit à la fois que l'amour de transfert est « irréel » (Freud, 1915a/1994, p. 124), tout en posant qu'il doit être considéré comme « un amour véritable » dans la cure (*ibid.*, p. 127).

Après Freud, Green dans *La folie privée* parlera de la « folie de transfert » retrouvée dans les cures des états limites, ouvrant le champ d'investigation de la psychanalyse au-delà des « auspices favorables de la névrose de bon aloi ». (1990, p. 173).

Le contre-transfert

À partir de Freud, mais surtout dans sa postérité, il va également soulever l'enjeu du lien entre irrationnel et raison : comme le transfert, d'obstacle il devient levier ; il y a un premier temps dans lequel l'analyste subit le contre-transfert, puis un second où il en prend conscience et l'élabore (Etchegoyen, 1986/2005, p. 249) :

« L'analyste pourrait répondre au transfert du patient de façon absolument rationnelle, en se maintenant, pour ainsi dire, au niveau de l'alliance de travail ; mais les faits cliniques prouvent qu'en principe l'analyste répond par des phénomènes irrationnels où se mobilisent des conflits infantiles [...] Ce phénomène, pour que soit préservée la situation analytique, doit être une *réponse* au patient. »

Il y a ainsi un double garde-fou par rapport au contre-transfert, complémentaire : considérer qu'il est attribuable au patient et doit lui être rattaché ; faire l'objet d'une élaboration auto-analytique de l'analyste pour à l'inverse en dégager le patient. Dans les deux cas, cela permet de redonner du sens à ce qui était apparu dans un premier temps irrationnel.

Mais dans cet approfondissement de la théorie et de la pratique analytique, il persiste une ligne de divergence au sein de notre communauté. La psychanalyse américaine (avec en particulier Hartmann et Kohut), qui va ainsi développer la notion d'un secteur du Moi exempt de conflit, et considérer l'adaptation à la réalité comme un signe de santé mentale, d'une certaine façon ne se préoccupe pas de la notion d'irrationnel et a une conception de la psychanalyse positiviste et utilitaire, en contrepoint de la psychanalyse française.

D'un autre côté, certains défendent l'irréductibilité de la psychanalyse aux autres savoirs, liée à sa méfiance native envers la raison, associée aux forces refoulantes. Cette position s'appuie sur un certain nombre de points de vue issus de la théorie et de la clinique : il s'agit ainsi de respecter la place de l'infantile chez l'adulte, de la vie pulsionnelle, de la conflictualité et de la complexité, dont la psychanalyse tente de rendre compte en différenciant les logiques des processus secondaire, primaire, voire primitives (Neyraut, 1997). L'irrationnel est parfois l'indice du retour du refoulé (*Le Moïse* de Freud, et la question de la *vérité historique*) ; du dénié dans les pathologies traumatiques et psychotiques (*ibid.*, p. 116 et suiv.). On peut l'associer à la question de la paradoxalité dans la psychose et la perversion narcissique (Racamier) ; il est alors essentiel de l'accueillir. Il en est ainsi dans certains moments, qui peuvent être féconds, de la cure, lorsque, le refoulement étant remis en cause, l'inconscient

surgit de manière bouleversante, dans la démesure de l'émotion, de la passion, ou l'angoisse s'exprimant alors parfois comme crainte de « devenir fou ».

Widlöcher en France formule cette opposition de façon très claire dans son texte : « Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse » (1978, p. 21-30) ; il précise (p. 25) que dans leur souhait de rendre compte rationnellement de ces phénomènes irrationnels (comme Freud se propose de le faire), les psychanalystes peuvent pécher par deux excès : « Attribuer à cette logique irrationnelle [de l'inconscient] des vertus explicatives concernant une série d'attitudes et de comportements humains, au détriment de perspectives positivistes, sociologiques ou autres » ; et rendre compte de cet irrationnel avec le langage de l'inconscient (en référence à Lacan). Il prône à l'inverse, se réclamant de Freud, une attitude consistant à « discuter et décrire rationnellement les phénomènes irrationnels ». Ce courant aspire à ramener la psychanalyse dans le champ des sciences, considérant que la causalité inconsciente n'est qu'une causalité parmi d'autres, et donc à dialoguer avec elles.

Force est de reconnaître que ce qui se veut capacité d'ouverture à l'étrange, l'inédit, l'inattendu, peut parfois se retourner dans son contraire, dans l'affirmation que l'expérience de la cure *vaut* connaissance, que l'absurde apparent a *nécessairement* un sens latent, que la vie psychique est *entièrement* déterminée (Neyraut, *ibid.*, p. 51).

Le point de vue le plus authentiquement psychanalytique ne serait-il pas au contraire de conclure de cette complexité, de cet enchevêtrement de causalités, aux nécessaires limites de notre compréhension, ce qui a été décrit comme « écart théorico-pratique » par Jean-Luc Donnet (2002) ? Celui-ci est particulièrement attentif à maintenir les deux pôles en tension dans l'activité théorico-clinique :

- D'un côté, assumer en elle à la fois la dimension de singularité irréductible, chez chaque analyste, liée à son « équation personnelle », fauteuse d'écarts par rapport à la « rationalité », mais incontournable.
- De l'autre, tempérer ces risques par l'échange inter-analytique à la fois clinique et théorique.

Cette conscience de la complexité est une contribution essentielle que la psychanalyse peut apporter aujourd'hui aux débats si exacerbés sur ces questions. La psychanalyse ne serait-elle pas, à partir de l'expérience clinique, la mieux placée actuellement pour alerter sur les risques de rupture de l'équilibre à préserver entre le singulier du sujet et sa dimension sociale et culturelle ? La psychanalyse interroge, remet en question et dérange l'évolution de la psychiatrie et la psychologie, gagnés par une idéologie de l'objectivité « scientifique » et d'une rationalité qui n'intègre plus la référence psychanalytique et s'intéresse au symptôme de façon athéorique sans chercher à lui donner un sens.

En proposant ce thème, nous espérons nourrir un débat qui concerne à la fois nos préoccupations cliniques et théoriques, et des enjeux majeurs de la culture contemporaine.

Références bibliographiques

- Braunstein J.-F. (2018). *La philosophie devenue folle. Le genre, l'animal, la mort*. Paris, Grasset
- Bronner G. (2019). *Déchéance de rationalité. Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou*. Paris, Grasset.
- Donnet J.-L. (2002). L'écart théorico-pratique. *Le divan bien tempéré* : 219-308. Paris, Puf.
- Etchegoyen R.H. (1986/2005). *Fondements de la technique psychanalytique*. Paris, Hermann.
- Freud S. (1915a [1914]/1994). Observations sur l'amour de transfert. Dans *La technique psychanalytique* : 116-130. Paris, Puf.
- Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.
- Freud S. (1921c/1991). Psychologie des masses et analyse du Moi. *OCF.P*, XVI : 1-83. Paris, Puf.
- Freud S. (1922a/ 1991). Rêve et télépathie. *OCF.P*, XVI : 117-144. Paris, Puf.
- Freud S. (1927c/ 1994). L'avenir d'une illusion. *OCF.P*, XVIII : 141-197. Paris, Puf.
- Freud S. (1933a [1932] /1995). 30^{ème} leçon: rêve et occultisme. *OCF.P*, XIX : 112-139. Paris, Puf.

- Freud S. (1936a/1995). Lettre à Romain Rolland (un trouble du souvenir sur l'Acropole). *OCF.P*, XIX : 325-338. Paris, Puf
- Freud S. (1941d [1921] / 1991). Psychanalyse et télépathie. *OCF.P*, XVI : 99-118. Paris, Puf.
- Green A. (1990). *La folie privée*. Paris, Gallimard.
- Green A. (2002). *La pensée clinique*. Paris, Éditions Odile Jacob.
- Neyraut M. (1997). *Les raisons de l'irrationnel*. Paris, Puf.
- Pinker S. (2021). *Rationalité. Ce qu'est la pensée rationnelle et pourquoi nous en avons plus que jamais besoin*. Paris, Les Arènes.
- Renaut A. (2010). *La raison et le réel*. Paris, Odile Jacob.
- Sédat J. (2011). La réception de Freud en France durant la première moitié du 20^e siècle. Le freudisme à l'épreuve de l'esprit latin. *Topique* 115 (2) : 51-58.
- Serina F. (2017). La France aux prises avec les nouvelles théories germaniques de l'inconscient : Yves Lelay, critique méconnu de la réception de Freud et Jung dans l'entre-deux-guerres. *Textes et contextes*. <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=964>
- Starobinski J. (1970). Psychanalyse et littérature. Psychanalyse et connaissance littéraire. *La relation critique*. Paris, Gallimard.
- Vermorel H. et M. (1993). *Sigmund Freud et Romain Rolland. Correspondance 1923-1936*. Paris, Puf.
- Widlöcher D. (1978). Le rationnel et l'irrationnel dans la psychanalyse. *Raison présente* 46 : 21-30.

RFP 3/2026

Argument du thème : Détresse(s)

Date limite des manuscrits : 15/11/2025

Rédacteurs

Monique SELZ*

21 rue Castagnary 75015 Paris – monique.selz@gmail.com

Pilar PUERTAS TEJEDOR**

Vda de Epalza 8-3º Madrid 48005 Espagne – pilpuertas@gmail.com

Coordination

Sabina Lambertucci-Mann

Martine Pichon-Damesin

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,
pas l'eau que le verre contient
ce qui est brisé, c'est le verre
et l'eau sur le sol se répand.*

*Non, ce n'est pas ça qui est brisé, non,
pas la lumière qui soutient le jour :
ce qui est brisé c'est le temps
et dans l'ombre il s'enfuit¹*

La détresse est une notion tout à fait centrale dans le développement de la pensée freudienne. La référence *détresse* est présente dans le livre « Traduire Freud » (1989) et renvoie au terme allemand *die Not*. Cependant, si l'on se réfère à l'Index général des Œuvres complètes de Freud (2022), la référence *détresse* n'apparaît plus. Par ailleurs, dans le Vocabulaire de la psychanalyse de Laplanche et Pontalis (1987), celle-ci existe mais sous la forme *état de détresse*, traduction du terme allemand *die Hilflosigkeit*. La traduction littérale de ce terme peut être « état d'absence d'aide », donc le sans-aide ou le *désaide* comme le propose Jean Laplanche (1987). Si pour Otto Rank (1924) c'est l'état initial du nourrisson soumis au traumatisme de la naissance, l'état de détresse spécifie la prématurité du nourrisson, dans l'impuissance originelle totale face à ses besoins, incapable d'accomplir l'action spécifique susceptible de mettre fin à la tension interne et donc de s'auto-suffire. Cette impuissance est génératrice d'une souffrance par débordement du système pare-excitation que seul l'objet est susceptible de faire cesser par l'accomplissement de l'*action spécifique*. Le nourrisson est donc totalement dépendant de cet objet omnipotent. Le terme d'*action spécifique* est utilisé par Freud dès ses premiers écrits, en particulier dans le *Projet d'une psychologie* (1950 [1895]). Par la suite, cette détresse inaugurale du bébé devient le prototype de toute situation traumatique. Et l'état de détresse, provoqué par tout traumatisme vécu comme sans issue, influence de façon décisive la

* Psychanalyste, membre de l'APF.

** Psychanalyste, membre de l'APM (Association psychanalytique madrilène).

¹Emilio Prados, 1937, extrait d'un chant écrit en pleine guerre espagnole où l'état de détresse est bien exprimé par le poète.

structuration du psychisme, voué entièrement à se constituer en relation avec l'autre. Le partage, la communication, l'échange par le langage, sont nécessaires à la constitution subjective.

En l'absence d'issue, qu'elle soit d'ordre interne et/ou d'ordre externe, va se manifester ce vécu particulier qu'est le *vécu de détresse*. Cette notion, surtout concernant l'enfant, se retrouve tout au long des écrits freudiens. Par exemple, dans *Totem et tabou* (1913a/1998), Freud écrit : « Le mort, le nouveau-né, la femme dans ses états de souffrance excitent par leur désaide particulier » (p. 236). Mais c'est aussi dans *La négation* (1925h/1992) ou encore dans *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926d/1992) : « ...l'angoisse se révèle être le produit du désaide psychique du nourrisson, qui est, cela va de soi, le pendant de son désaide biologique » (p. 253). Cet état survient dans de multiples situations, notamment lors de la souffrance qui accompagne le développement vital, ses défis et ses impasses. La spécificité de cette souffrance serait d'être une « souffrance sans sujet ».

Mais si la détresse a donc deux faces, une interne (le vécu) et une externe (l'absence de recours), il faut y ajouter un troisième élément qui tient une grande place dans les caractéristiques du traumatisme : c'est celui de la temporalité. Il y a une sidération de la dimension temporelle, soit parce que le sujet est trop jeune pour avoir déjà organisé une véritable temporalité chronologique, soit parce que le système de la secondarité est désorganisé, l'expérience est vécue comme sans fin. C'est un des éléments qui provoque l'affect de désespoir dans les situations traumatiques, du fait de la perte des repères temporels. Le désespoir, ce n'est pas simplement un espoir déçu, c'est un espoir déçu de manière répétée et pratiquement déçu à jamais, ce qui suppose une paralysie de la temporalité.

Chez le bébé qui traverse des vécus d'effondrement, de désaide, de demande, peut-on dire que le processus du *devenir sujet* s'érigerait comme un bouclier face au risque de l'émergence de cet état de détresse ? Chez l'adolescent et l'adulte, la détresse peut être la manifestation d'une expérience traumatique ou celle d'une économie psychique harcelée par la compulsion de répétition risquant de conduire à l'effacement du moi qui vit alors une chute vertigineuse vers le néant. Dans les deux circonstances, la détresse signale la perte de la cohésion narcissique du moi et l'interruption du processus identitaire, provoquant ainsi un état d'effroi face à l'effondrement de ses assises internes. On peut alors évoquer *Au-delà du principe de plaisir* (1919h/1996) et *L'inquiétant* (1920g/1996).

Par ailleurs, si état de détresse et traumatisme sont en lien étroit, il en est de même pour état de détresse et angoisse, ce qui évoque par exemple la 32^e conférence de Freud, *Angoisse et vie pulsionnelle* (1933a/1995). Le bébé en détresse, impuissant à combler ses besoins, sans moyens d'action adéquats pour décharger l'excitation interne, éprouve l'angoisse automatique. Par la suite, pouvoir anticiper la détresse déclenchera le signal d'alarme, sorte d'appel du moi à l'objet secourable. L'infans en détresse crie, alerte d'urgence l'objet de recours : l'intervention appropriée du pare-excitation inscrit l'importance et l'efficacité de la communication et fonde la relation. Cela renvoie aussi à la question de l'éthique comme l'aborde Monique Schneider dans son livre *La détresse aux sources de l'éthique* (2011).

Mais l'état de détresse (*Die Hilflosigkeit*) ne doit pas être séparé de l'être-humain-proche (*der Nebenmensch*), terme qui apparaît chez Freud dès le *Projet d'une psychologie scientifique* (1950c, p.639). D'autre part, l'absence de réponse à l'appel de l'objet, outre l'état de détresse, provoque la honte et doit alors faire référence au CPLF de 2003, *Honte et culpabilité* (2003) et au livre de Claude Janin, *La honte, ses figures et ses destins* (2007).

Les cures traversées par des états de détresse, nommées par certains aux « limites de l'analysable » (*Nouvelle revue de Psychanalyse*, 1974), ou les cures interminables, vont trouver leur boussole dans un travail sur l'angoisse automatique en vue de sa transformation en angoisse-signal, grâce à l'établissement d'un lien étayé sur le partage affectif et le travail en double. Ce travail psychique de co-construction conduira à l'acquisition d'un registre représentatif des vécus de détresse en souffrance de symbolisation. En effet, la fonction miroir

de l'analyste et son endurance face au transfert paradoxal et à la réaction thérapeutique négative permettront d'appréhender au travers de l'autre les états de détresse pour les transformer en états émotionnels qui, dès lors, pourront appartenir à une intimité apprivoisée par le sujet.

On doit noter qu'en l'absence de recours, le sujet, maintenu dans l'état de détresse, installe la suprématie d'un système paradoxal et expose à la constitution de désordres psychosomatiques, psychotiques et/ou autistiques. Winnicott, de son côté, avec une autre expérience clinique et d'autres appuis théoriques, a repéré une série de paradoxes organisateurs de certains temps du processus de maturation chez l'enfant et de la mise en place de la symbolisation (1975).

D'autre part, le vécu de solitude, inhérent au traumatisme, justifie l'intérêt que représente, dans certains cas, le travail en groupe. Les travaux de Anzieu (1975) et de Racamier (1973) aident à orienter les prises en charge de ce type de pathologie, toujours d'une extrême difficulté. À quelles conditions et de quelle façon l'analyste sera-t-il susceptible d'occuper la place de l'objet secourable ? C'est sans doute tout l'enjeu de ce type de cures, ce qui est remarquablement abordé dans les deux ouvrages de la Petite Bibliothèque de psychanalyse, que sont « États de détresse » (sous la direction de Jacques André et Catherine Chabert, 1999) et « Le temps du désespoir » (sous la direction de Jacques André, 2002).

L'encadrement social, quand il est soumis à l'incertitude, aux catastrophes, aux exodes, à la guerre, aux changements profonds, provoquant l'impensable et l'impensé de ces expériences, arrache le sujet à son monde sécurisant et c'est alors que la souffrance de détresse va apparaître : « nous n'avons pas seulement affaire à un « malaise dans la culture »... nous avons affaire à un malêtre... il s'agit de douleur, de détresse et de mal dans l'être-même de l'humanité », écrit René Kaës (2012, p. 4), car le maintien du processus subjectif exige une stabilité des repères externes qui encadrent le processus vital et sont garants de la vie psychique. Dans ces situations, la décomposition de l'affect ayant perdu sa subjectivation et son statut symbolique va ébranler ces assises et provoquer la chute vers la vidange de l'être. Cette perte fragilise l'étiage affectif du sujet et peut le pousser vers la détresse. La place des traumatismes primaires dans la précarité de l'économie narcissique du sujet nous amène à accepter le rôle de l'objet dans la co-construction d'un sujet qui *ne va pas de soi* (Roussillon, 1991).

Ce bref parcours de la notion de détresse invite à explorer comment cet état de détresse se manifeste dans la clinique et à quelles difficultés il expose dans les cures risquant alors de provoquer des cures sans fin et/ou sans issue ?

Références bibliographiques

- André J. et Chabert C. (dir) (1999). États de détresse. Paris, Puf.
 André J. et coll. (2002). Le temps du désespoir. Paris, Puf.
 Anzieu D. (1975). Le transfert paradoxal. *Nouv Rev Psychanal* 12 : 49-72.
 Bourguignon A. et coll. (1989). Traduire Freud. *OCF.P* (volume hors numérotation). Paris, Puf.
 Freud S. (1896c/1989). Sur l'étiologie de l'hystérie. *OCF.P*, III : 149-180. Paris, Puf.
 Freud S. (1912-1913a/1998). Totem et tabou : quelques concordances dans la vie d'âme des sauvages et des névrosés. *OCF.P*, XI : 189-385. Paris, Puf.
 Freud S. (1919h/1996). L'inquiétant. *OCF.P*, XV : 149-188. Paris, Puf.
 Freud S. (1920g/1996). Au-delà du principe de plaisir. *OCF.P*, XV : 273-338. Paris, Puf.
 Freud S. (1925h/1992). La négation. *OCF.P*, XVII : 165-171. Paris, Puf.
 Freud S. (1926d [1925]/1992). Inhibition, symptôme et angoisse. *OCF.P*, XVII : 203-286. Paris, Puf.
 Freud S. (1933a [1932]/1995). Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse. 32^e leçon : Angoisse et vie pulsionnelle. *OCF.P*, XIX : 164-194. Paris, Puf.
 Freud S. (1950c[1895]/2006). Projet d'une psychologie. Lettres à Fliess. Paris, Puf.
 Freud S. (2022). *OCF.P* XXI, Index général, Puf.
 Janin C. (2007). *La honte, ses figures et ses destins*. Paris, Puf
 Kaës R. (2012). *Le Malêtre*. Paris, Dunod.

- Laplanche J. (1987). *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Laplanche J. et Pontalis J.B. (1967/1987). *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris, Puf.
- Racamier P.C. (1973). Entre l'humour et la folie. *Rev Fr Psychanal* 37 (4) : 655-668.
- Rank O. (1924). *Le traumatisme de la naissance*. Paris, Payot.
- Roussillon R. (1991). Un sujet qui ne va pas de soi. *Rev Fr Psychanal* 55 (6) : 1753-1756.
- Schneider M. (2011). *La détresse aux sources de l'éthique*. Éditions du Seuil
- Winnicott D.W. (1975). La crainte de l'effondrement. *Nouv Rev Psychanal* 11 : 35-44.
- Winnicott D.W. (1975) Jeu et réalité, Gallimard.